

CONTES
A
LA REINE

CONTES EN VERS

DIVISÉS EN TROIS LIVRES

PAR

ROBERT DE BONNIÈRES

—
DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, RUE DE RICHELIEU, 28 bis

—
1892

Tous droits réservés.

4.2.2.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Soixante exemplaires de luxe numérotés à la presse

S A V O I R :

Cinq exemplaires sur papier Whatman (1 à 5);

Cinq exemplaires sur papier de Chine (6 à 10);

Cinquante exemplaires sur papier de Hollande (11 à 60).

A LA REINE

A LA REINE

*A vous, dont l'âme est comme un arbre en fleurs
Et plein d'oiseaux de toutes les couleurs,*

*C'est à vous, Reine, objet de tant d'hommages,
Que j'offre encor ce beau livre d'images.*

*Vous y verrez des Reines et des Rois,
Et de bons Saints, Madame, en qui je crois.*

*Vous y verrez, ô Fée, aussi des Fées,
Mais non pas mieux que vous-même attifées.*

*Héros divers, que, sur un fond changeant,
J'ai, de mes mains, vêtus d'or et d'argent,*

*Et que ma voix, afin de mieux vous plaire,
N'a fait parler qu'en une langue claire.*

*Frêles Héros, fragiles comme vous,
Mais d'autant plus charmants qu'ils sont plus fous.*

*Héros légers, dont les flûtes légères
Ne doivent rien aux Muses étrangères,*

*Et qui, sans maître, ont inventé des chants,
Qu'il me suffit que vous trouviez touchants.*

Mai 1892.

LIVRE PREMIER

LES FÉES

I

LE ROSIER ENCHANTÉ

LE ROSIER ENCHANTÉ

COMMENT UNE GENTILLE FÉE OFFRIT SON AMOUR
A JEANNOT ET CE QU'IL ADVINT

En ce temps-là vivaient le Roi Charmant,
Serpentin-Vert et Florine ma mie,
Et, dans sa tour, pour cent ans endormie,
Dormait encor la Belle-au-Bois-Dormant.

C'était le temps des palais de féerie,
De l'Oiseau Bleu, des Pantoufles de vair,

Des vieux récits dans les longs soirs d'hiver :
Moins sots que nous y croyaient, je vous prie.

Jeannot, un soir, cheminait dans le bois,
Et regagnait la maison, d'un pied leste,
Lorsqu'une Voix, qui lui parut céleste,
L'arrêta net : « Jeannot ! » disait la Voix.

Qui fut surpris ? Dame ! ce fut notre homme.
Il ne s'était aucunement douté,
Qu'il cheminât dans le Bois Enchanté.
S'il n'avait peur, ma foi ! c'était tout comme.

Il demeura tout sot et tout transi.
« Jeannot, mon bon Jeannot ! » redisait-elle.
Il n'était pas, certe, une voix mortelle,
Charmante assez pour supplier ainsi.

Or, en ce lieu, poussait, plus haut qu'un orme,
Un Rosier d'or aux roses de rubis.

Le paysan eût eu mille brebis,
D'un seul fleuron de ce rosier énorme.

La Voix partait de ces rameaux touffus,
Car il y vit une gentille Fée,
De diamants et de perles coiffée.
Jeannot tira son bonnet, tout confus.

« Jeannot, je veux te conter ma misère, »
Dit-elle ; « écoute et remets ton bonnet.
« Je te demande une chose, qui n'est
« Que trop plaisante à tout amant sincère. »

Le jeune gars écarquillait les yeux,
Comme en extase, et restait tout oreille ;
Il n'avait vu jamais beauté pareille,
Ni de fichu d'argent aussi soyeux.

La Fée était belle en beauté parfaite,
Rare, en effet, et mignonne à ravir ;

Tant, qu'à jamais, pour l'aimer et servir,
Je n'en voudrais pour moi qu'une ainsi faite.

« Mon bon Jeannot, aime-moi seulement, »
Reprit la Fée; « il n'est point de tendresses
« Et de baisers et de bonnes caresses,
« Que je ne fasse à mon fidèle amant.

« Aime-moi bien, puisque je suis jolie,
« Aime-moi bien, aussi, par charité !
« Je suis liée à cet arbre enchanté :
« Romps, en m'aimant, le charme qui me lie.

— Je ne dis non, » fit l'autre, « et je m'en vais
« Tout droit, conter notre cas à ma mère.
« Conseil ne nuit : l'on cueille pomme amère,
« Sans que, pourtant, le pommier soit mauvais. »

Il fut conter la chose toute telle,
Riant, pleurant, amoureux et dispos.

Du coup, sa Mère en laissa choir deux pots
Qu'elle tenait. « Eh! mon gars, » lui dit-elle,

« Fais à ton gré. Ce nous est grand honneur :
« Va, mon garçon, va, pousse l'aventure;
« Et nos voisins, malgré notre roture,
« Nous donneront bientôt du Monseigneur ! »

Elle rêvait déjà vaisselle plate,
Non plus salé, mais belle venaison,
Vin en tonneaux et le linge à foison,
Corset de soie et jupe d'écarlate.

Jeannot courut. L'aurore jusqu'aux cieux
Avait poussé sa lueur roselée;
La Fée était bel et bien envolée
Et tout le Bois rose et silencieux.

Ne tardez pas, quand l'heure heureuse sonne,
Gentils amants, aimez-vous sans façon.

Le bel Amour n'a besoin de leçon,
Le bel Amour ne consulte personne.

LA FUITE DE L'INFANTE

I

LA FUITE DE L'INFANTE

I

POURQUOI BELLE-MIGNONNE AIMA LE PAGE PARFAIT
AU DÉTRIMENT DE BEAUX FILS DE ROIS

L'Infante avait seize printemps,
Dont je vous veux conter la vie.
La légende que j'ai suivie
Fait régner son père du temps

Que l'histoire n'était écrite;
Il n'importe. Mais je voudrais

Faire aimer ses gentils attraits,
Selon leur grâce et leur mérite.

Belle-Mignonne était son nom :
Ce nom, s'il faut que j'en raisonne,
Venait de ce que sa personne
N'avait trait qui ne fut mignon.

Parmi les plus belles merveilles,
Il n'était point telle beauté :
Tant que chaque Prince invité
N'avait plus que soucis et veilles.

Ils amenaient de grands présents
En or, bijoux et haquenées,
En étoffes bien façonnées,
En santal, myrrhe et grains d'encens ;

Ce qui faisait bien mieux l'affaire
Du Roi, que les maigres cadeaux,

Qu'en sonnets, dizains et rondeaux,
Les Poètes lui venaient faire.

Parmi tous ces beaux fils de Roi,
Était un pauvre petit page ;
Il n'avait aucun équipage,
Or, ni bijoux, ni palefroi.

Mais rien ne vaut âme bien faite.
Son nom de page était Parfait,
De ce que son âme, en effet,
Comme sa mine, était parfaite.

L'Infante l'aimait en secret,
Bien qu'encore aucune parole,
Bouquet parlant ou banderole,
N'eût assuré l'amant discret ;

Et notre amant, mélancolique,
D'autre part, ne pouvait oser

A si grande Dame exposer
Sa très amoureuse supplique.

Ils faisaient pourtant de grands vœux,
Ne voulant qu'être unis ensemble :
Tout en n'avouant rien, ce semble,
Ne peut-on compter pour aveux

Rougeur et trouble en l'attitude
Qui ne trompe le bien-aimé,
Et par coup d'œil, à point nommé,
Leur bienheureuse inquiétude ?

II

QU L'ON VOIT QUE BELLE-MIGNONNE AVAIT EU
DE SA MARRAINE LE DON DE FAIRE NAÎTRE DES FLEURS
SOUS SES PAS AUSSITÔT QU'ELLE AIMERAIT

Sachez, sans aller plus avant,
Que Mignonne eut à sa naissance,

D'une Fée, unique en puissance,
En magie et charme savant,

Le joli don de faire naître,
Sous ses pas, des fleurs à foison,
En tout temps et toute saison,
Quand Amour se ferait connaître.

Notre Marraine avait été
Malicieuse autant que bonne,
En cela contraire à Sorbonne,
Qui n'a malice ni bonté.

Il advint, comme bien on pense,
Qu'à son fait, petit à petit,
Leur même désir aboutit,
Et qu'Amour eut sa récompense.

Le page reçut, un beau jour,
Un message de sa maîtresse,

Qui lui mandait, par lettre expresse,
De l'attendre au pied de sa tour :

Qu'elle descendrait à sa vue,
Et que le soir même elle irait,
Avec le Page, où Dieu voudrait,
Et de son seul amour pourvue.

Dans un pli de satin léger
L'Infante enferma son message,
Et quelque linot de passage
Fut au Page bon messenger

La rencontre eut lieu, l'on suppose,
Et, cette nuit-là, par les champs,
Qu'ils furent tendres et touchants
Leurs baisers entre chaque pause !

Laissons-les, où qu'ils soient allés :
Dès l'aube une route fleurie

Vers nos amants, en ma féerie,
Nous conduira, si vous voulez :

Car le don que de sa Marraine
Eut Belle-Mignonne en naissant,
Fit que ses pieds allaient traçant
Un chemin fleuri, né sans graine.

Chacun de ses pas amoureux
Avait fait naître œillets, pervenches,
Roses roses, rouges et blanches.
Pavots divers et lys nombreux ;

Et naître mauves, paquerettes,
Herbe aux perles, reines des prés,
Hyacinthes, glaïeuls pourprés,
Folle avoine aux folles aigrettes ;

Et naître encore serpolets,
Muguets, sauges et véroniques,

Pivoines aux rouges tuniques,
Soleils d'or, iris violets,

Et roselettes centaurées,
Basilics aux parfums troublants,
Menthes, liserons bleus et blancs
Et belles-de-nuit azurées.

Et, s'il fallait dire en tout point
Les fleurs qu'elle avait fait éclore,
Pas plus que les jardins de Flore,
Mon jardin n'y suffirait point.

III

COMMENT LE ROI ET LA COUR SUIVIRENT LES AMANTS
A LA TRACE ET DÉCOUVRIRENT UN CHATEAU
DE FLEURS AU LIEU DE FORÊT

Quand les servantes éveillées
Virent, jusqu'aux horizons bleus,

Ce beau chemin miraculeux,
Du haut des tours ensoleillées,

En hâte, aux Dames du palais
Elles furent conter la chose,
Et les Princes, pour même cause,
Furent cherchés par leurs valets.

Ce fut un grand remue-ménage
Dans le château, jusqu'à ce point
Qu'ayant mis son plus beau pourpoint,
Le Roi fut du pèlerinage.

La Cour entière, par les prés,
Marchait en bel ordre à sa suite,
Suivant nos amants et leur fuite
En tous leurs détours diaprés.

La surprise était infinie
De ce que ce nouveau printemps

Foisonnât de fleurs dans le temps
Qu'il n'est aux champs qu'herbe jaunie.

Or cet admirable chemin
Menait à la forêt prochaine :
Il n'était charme, orme, if ou chêne
Qui ne fût tendu de jasmin,

De chèvre-feuille, de glycine,
De clématite et d'autres fleurs,
Mêlant et tramant leurs couleurs,
D'une branche à l'autre voisine.

Tant et si bien, qu'en ces beaux lieux
Ce n'est plus, comme en l'entourage,
Forêt d'automne sans ombrage,
Mais plutôt palais merveilleux

Aux murs faits de branches taillées
Et bâtis de fleurs en arceaux

Où chantaient de rares Oiseaux,
Sur des corniches de feuillées.

De leurs cent voix l'écho chanteur
Salua le Roi, dès l'entrée,
Dont l'âme encor fut pénétrée
D'une même et fraîche senteur,

Laquelle était si bien formée
De tant de parfums différents,
Qu'à mon embarras je comprends
Qu'aucun auteur ne l'ait nommée.

Le Roi, du portail, pas à pas,
Poussa jusques aux galeries,
Où figuraient ses armoiries
De lys sur ne-m'oubliez-pas.

Il fut touché de cet hommage
De Fée à Monarque, d'autant

Que les Oiseaux allaient chantant
Ses hauts faits, en humain ramage.

IV

COMMENT BELLE-MIGNONNE ET LE PAGE PARFAIT
FURENT TROUVÉS L'UN PRÈS DE L'AUTRE ENDORMIS

Les Oiseaux avaient leur secret
Qui le précédaient par volée,
Le menant d'allée en allée,
De salon en grotte et retrait.

Toute la noble multitude
Cueillait des fleurs, chemin faisant,
Et l'on parvint, en devisant,
De solitude en solitude,

Jusqu'à l'Antre d'or où, parmi
Des fleurs plus blanches que nature,

Mignonne, en belle créature,
Dormait près du Page endormi.

Le Roi ne contint sa colère
Devant ce spectacle nouveau :
Tel cas à son royal cerveau
Ne pouvait, vraiment, que déplaire.

Et tout dans le premier moment,
En voyant ce tableau coupable,
Il aurait bien été capable
D'ordonner qu'on pendît l'amant.

N'était-ce pas un pauvre sire,
N'ayant sou, ni maille, ni nom,
Si mince et petit compagnon
Qu'écuyer n'eut daigné l'occire !

Ils étaient pourtant beaux ainsi,
Tête contre tête penchée,

Chevelure en blonde jonchée
Et bras enlacés à merci.

Ils souriaient, et dans leur rêve,
Aussi charmant qu'eux et léger,
Ils semblaient encor prolonger
L'heure aux amants toujours trop brève;

Car ils balbutiaient entre eux
Des mots si doux de voix si tendre,
Qu'aux bois il n'est plus doux d'entendre
Roucouler ramiers amoureux.

« Je vous aime, Belle-Mignonne;
— Je vous aime, Page-Parfait; »
Redisaient-ils. Amour de fait
Autrement ni plus ne jargonne.

Le bel Amour n'a jamais tort.
Le Roi pouvait-il d'aventure

Empêcher que, contre nature,
Amant aimé fût le plus fort?

Contre ouragan, feu, fer et flamme,
Contre vent, marée et fureur,
Enfer et Cieux, Pape, Empereur,
Prévaut force aimante de l'âme.

Notre Roi donc, bien qu'à regret
Et quoiqu'il perdît l'assurance
Des grands présents qu'en espérance
Chaque Prince à sa fille offrait,

(Ce dont il faisait le décompte),
Consentit bien à les unir,
Ainsi qu'il devait advenir
De la façon que je raconte.

Tout bon courtisan approuva,
Quoiqu'il en eût de jalousie :

Il n'est royale fantaisie
Qu'on ne suive comme elle va.

Aussi fut-ce chants d'hyménée,
Fleurs en bouquets et compliments
Autour du réveil des amants,
Et de leur grand'joie étonnée.

Les Noces durèrent trois mois :
Il faudrait pour les conter telles
Les mignardises immortelles
De Ronsard, le grand Vendomois.

Sachez seulement que la Reine
Et le Roi n'oublièrent pas
De faire prier au repas
La malicieuse Marraine.

Ce chemin de fleurs peut montrer,
Si ma fable vous embarrasse,

Qu'Amour laisse après soi sa trace ;
Et d'où je veux encor tirer

Qu'Amour est chose si fleurie,
Qu'il ne se peut longtemps cacher,
Ni ses belles fleurs empêcher
D'être telles, qu'on s'en récrie.

III

SAUGE-FLEURIE

III

SAUGE-FLEURIE

I

COMMENT SAUGE-FLEURIE AIMA LE FILS DU ROI

Alors vivait, sans crédit ni richesse,
Une Fée humble et pauvre; car il est
Des rangs parmi ces dames, s'il vous plaît,
Comme chez nous de vilaine à duchesse.

Bien qu'elle n'eût ni renom ni pouvoir,
Et qu'elle fût pauvre en sa confrérie,

Pauvre jusqu'au besoin, Saugé-Fleurie,
(Tel est son nom) était charmante à voir.

Au bord d'un lac tout fleuri de jonquilles
Elle habitait le tronc d'un saule creux,
Et ne quittait son réduit ténébreux
Plus que ne font les perles leurs coquilles.

Mais, un beau jour, que chassant par le bois,
Avec sa meute en superbe équipage,
Le fils du Roi menait à grand tapage
Du bois au lac un dix-cors aux abois,

Pour voir les chiens et la belle poursuite
Et les pourpoints brillants des cavaliers,
Elle quitta son arbre, et, des halliers,
Vit bien passer le Prince avec sa suite.

Le fils du Roi qui saluait déjà
(Car c'est de Fée à Prince assez l'usage)

En voyant mieux un si charmant visage,
S'arrêta court et la dévisagea.

Saugé, sans plus se cacher dans les branches,
En le voyant si beau de son côté,
Le regardait devant elle arrêté
Droit dans les yeux, de ses prunelles franches.

L'amour naïf par candeur s'ehardit.
Le fils du Roi baissa les yeux par contre.
Chacun s'en fut méditant la rencontre :
Tous deux s'aimaient sans s'être encor rien dit.

II

COMMENT UNE MAITRESSE-FÉE CONDAMNA
SAUGE-FLEURIE, QUI PERDIT SON IMMORTALITÉ,

Mais tout se sait. Une Maîtresse-Fée
Fit appeler Saugé à son tribunal :

Vêtue ainsi que l'oiseau cardinal
La Vieille était d'aspics ébouriffée.

Elle était vieille et par cela j'entends
Que de jeunesse elle était ennemie.
On le va voir. « Je veux, Saugé, ma mie,
« Te corriger s'il en est encor temps, »

Lui dit la Vieille horrible. « Sans mon zèle
« Vous nous l'alliez donner belle à ravir
« Et, par ma foi, vous nous vouliez servir
« Un joli plat d'amour, mademoiselle.

« Passe un beau sire et sans plus de façon
« Voilà mes gens amoureux face à face!
« Mais, que s'il faut que la chose se fasse,
« Il n'est pour toi ni merci, ni rançon. »

Or apprenez, si, dans cette querelle,
Votre bon cœur s'intéresse à son sort,

Qu'aimer un homme était un cas de mort
Pour Saugé, hélas ! sans qu'on put rien pour elle ;

Ce que la Vieille aux autres brèche-dents,
Vieilles comme elle et flagrantes sorcières,
Qui l'assistaient en hautes justicières,
Réclame au nom de tous les précédents.

Saugé pourtant demeurait bouche close,
Et de cela ne voulait seulement
Qu'aimer le Prince et mourir en l'aimant,
Comme disait la Vieille avec sa glose ;

Car nul pouvoir ne pouvant s'opposer,
Malgré les cris de notre Vieille en rage,
Au libre emploi de son gentil courage,
Non plus qu'au choix de son premier baiser,

Vous pensez bien que la Fée amoureuse
Ne marchanda son immortalité,

Et que, du coup, comme on me l'a conté,
Elle s'en fut, plus qu'immortelle, heureuse !

III

EN QUELLE FAÇON SAUGE - FLEURIE ALLA TROUVER
LE PRINCE, EN SON CHATEAU

Donc Sauge, à pied comme en pèlerinage,
Alla trouver le Prince, en son château,
Et, tout le long de la route, un manteau
Rude et grossier cacha son personnage.

Elle arriva par la pluie et le vent,
Sur elle ayant laissé crever la nue,
Et, si d'abord fut des gens méconnue,
Ne surprit point le Prince en arrivant.

« Mon cœur », dit-il « vous attendait, Princesse,
« Du bois au lac je vous cherchais, ma Fleur,

« Et fatiguais du cri de ma douleur
« L'onde et le ciel, n'ayant repos ni cesse ! »

Et, ce disant, il se prit à baiser,
A deux genoux, sa main mignonne et fine,
Et puis voulut, sur l'heure, à la Dauphine
Présenter Sauge avant de l'épouser.

Il lui fit faire un feu de belle flamme
Pour la sécher, d'abord. Tant de beauté,
De naturel et de simplicité,
En cet état, le touchait jusqu'à l'âme.

Il fit venir perles, saphirs, rubis,
Bijoux montés et beaux luths de Vérone;
Il fit de même apporter la couronne
Et préparer de merveilleux habits.

IV

DU NOBLE ET TOUCHANT DISCOURS
 QUE SAUGE-FLEURIE FIT AU PRINCE QU'ELLE AIMAIT
 ET DE SON MORTEL DÉVOUEMENT

Sauge admira ces objets sans envie,
 Et dit : « Seigneur, les beaux jours sont comptés
 « Aimez-moi bien et jamais ne doutez
 « Du bel amour dont j'ai l'âme ravie.

« Est-il pour moi besoin de tant d'apprêt ?
 « N'aimez-vous point la belle solitude,
 « Et des amants n'est-ce pas l'habitude
 « De mieux s'aimer quand l'amour est secret ?

« Restons ici, sans plus, si bon vous semble,
 « Nos yeux pourront se parler à loisir,

« Et nous n'aurons de si charmant plaisir
 « Que, seul à seul, à demeurer ensemble.
 « Après de vous je sens mon cœur léger,
 « Légère est l'heure aussi qui me convie.
 « Et là, tout beau ! je vous donne ma vie :
 « Prenez-la donc, mais sans m'interroger. »

Elle lui fit un généreux sourire,
 Ne regrettant ce qu'elle avait bien fait,
 N'y songeant même ! et son bonheur parfait,
 En mots humains, ne se pourrait décrire.

Amour et Mort sont toujours à l'affût.
 Ne croyez point que celle que je pleure
 Fût épargnée ; elle sécha sur l'heure
 Comme la fleur de sauge qu'elle fut.

Je compte peu qu'une femme ainsi m'aime,
 Jusqu'à mourir. Ceci montre, pourtant,

Que pour aimer, ne fut-ce qu'un instant,
L'on brave tout, Madame, et la Mort même.

IV

LES

TROIS PETITES PRINCESSES

IV

LES

TROIS PETITES PRINCESSES

DE TROIS BEAUX DONS QUE TROIS BONNES FÉES
FIRENT A TROIS PETITES PRINCESSES

Les trois filles d'un Prince Hindou,
Le même jour furent priées,
Et le même jour mariées
A trois Rois je ne sais plus d'où.

Elles eurent mêmes grossesses
Au bout de neuf mois mêmement,

Naquirent, au même moment,
Trois petites Princesses.

Le Prince Indien, dit le Conteur,
Fit proclamer leur délivrance
En Chine, en Perse et même en France,
Et dépêcha son Enchanteur

Auprès de trois gentilles Fées,
Qui dans trois chars tendus d'orfrois,
Se présentèrent toutes trois
D'aurore et de lune attifées.

Après les danses de gala,
Les fleurs et les cérémonies,
Qui dans l'Inde sont infinies,
Chaque Fée, à son tour, parla.

A sa Princesse, la Première
Donna pour don qu'elle serait

Faite comme elle, trait pour trait,
Et plus belle que la lumière.

La Seconde dit qu'à plaisir
Elle rendrait la sienne heureuse,
Riche, aimée autant qu'amoureuse,
Et jolie assez pour choisir.

Vint la troisième. « Hélas! dit-elle,
« De ces beaux dons quel don jamais
« Vaudra celui que je promets
« A cette mignonne mortelle? »

Quant à dire quel don c'était,
Elle n'osa; mais fut si tendre,
Qu'on ne se lassait point d'attendre
Le grand bien qu'elle promettait.

Grand bien n'est pas ce qu'on présente
Souvent pour tel; car là, tout beau!

L'on mit la petite au tombeau,
Qui mourut à l'aube naissante.

Mieux qu'Amour même et beaux Appas
Vaut la Mort pour ce qu'est la Vie.
Ne la plaignez ! Qui ne l'envie
Ne vécut et ne m'entend pas.

V

LES DEUX TALISMANS

LES DEUX TALISMANS

EN QUELLE MANIÈRE LA FÉE ARBIANE
AVAIT DEUX AMANTS ET AUQUEL DES DEUX
ALLAIT SA PRÉFÉRENCE

La Fée Arbiante avait deux talismans :
Un Casque d'or qui rendait invisible,
Et, d'autre part, une Épée invincible.
Arbiante avait de même deux amants.

Si je l'en blâme, au moins que l'on m'accorde,
Au lieu d'aller s'échauffer le cerveau,

Qu'en avoir trois chez nous n'est pas nouveau,
Et qu'aux beaux luths, il n'est point qu'une corde.

Son choix ne fut ni bas ni hasardeux :
Tous deux étaient fils de Roi, dit le conte.
Elle donna l'Épée à l'un pour compte,
Le Casque à l'autre, et les aima tous deux.

De garde au pied de sa tour d'émeraude,
L'un de l'Épée allait tout pourfendant,
Monstre, Dragon, Harpie et Prétendant,
Et la gardait, en se gardant de fraude.

L'autre, invisible, allait surprendre ainsi
La Fée à point en son bain d'eau de rose,
Et, comme on dit, ce ne fut point en prose
Qu'il lui conta son amoureux souci.

L'amant au Casque est l'amant qu'on préfère :
Et je déduis d'Amour et de ses lois

Que vaillants coups d'épée et beaux exploits
Ne valent pas prudence et savoir faire.

VI

MULOT ET MULOTTE

VI

MULOT ET MULOTTE

I

DE QUELLE FAÇON MULOT ET MULOTTE REÇURENT
DANS LEUR CABANE UNE HORRIBLE VIEILLE

Deux vieux époux, pauvres et gens de bien,
Vivaient du temps de ma Grand'Mère l'Oie,
Comme beaucoup des héros que j'emploie.
Ils se nommaient, si je me souviens bien,

L'homme Mulot et la femme Mulotte.
Tous deux étaient couchés dans le moment,

Et, dans leurs lits, ils dormaient chaudement :
Vieil amour même empêche qu'on grelotte.

Cette remarque est ici de saison ;
La neige avec la bise faisait rage
Tant et si bien qu'en cette nuit, l'orage
Menaçait fort d'emporter la maison.

Je dis maison, je veux dire cabane,
Car au maçon, qui n'usa de cordeau,
Il ne fallut qu'un peu de terre et d'eau,
Non plus de bois que la charge d'un âne.

Comme ils dormaient, une Voix appela,
Une et deux fois, puis trois, de telle sorte
Qu'il était clair que quelqu'un à la porte
Demandait aide. « Eh! parbleu, me voilà! »

Fit le bonhomme en quittant sa paillasse :
Et rien n'est plus cruel que lorsqu'il faut

Quitter ainsi pour l'air froid le lit chaud ;
En aurions-nous fait autant à sa place ?

« Oh! pour l'amour de Dieu! » demandait-on
D'une voix douce autant que douloureuse.
Mulot ouvrit. Mais une Vieille affreuse
Entra. La voix, du coup, changea de ton.

« Fort bien! » dit-elle. Elle était secouée
De fièvre ensemble et de froid, les pieds nus,
Et puis lépreuse, à des signes connus :
Car elle avait une voix enrouée

Comme ont les chiens après de longs abois,
La face ardente avec les chairs putrides,
L'œil clair dans l'ombre, et, sur la peau, des rides
Rêches autant qu'une écorce de bois.

Vous auriez eu la preuve à voir sa mine,
Ses yeux méchants et ses ongles crochus,

Que pour bons cœurs il n'est gens si déchus,
Puisqu'en pitié prenant cette vermine.

Les braves gens la mirent en leur lit.
Mulot jeta dans l'âtre une bourrée,
Donna le linge, et Mulotte, affairée,
Eut du courage aux soins qu'elle accomplit.

II

COMME QUOI CETTE VIEILLE ÉTAIT UNE BELLE FÉE,
ET COMMENT ELLE OFFRIT A MULOT
ET A MULOTTE HONNEURS ET RICHESSES

Comme ils lavaient cette triple mégère,
Voilà-t-il pas que, sans désamparer,
Elle en vint toute à se transfigurer,
Tant qu'en beauté le Conteur n'exagère,

Et qu'elle en a blonds cheveux à monceaux,
Les traits charmants, les chairs amignonnées

Comme au matin des roses fleurronnées,
Et les yeux bleus du bleu profond des eaux.

D'un trait à l'autre on ne vit le passage :
Et puis drap d'or, taffetas et satin,
Couleur d'iris et couleur du matin,
Lui font gentils cotillon et corsage.

Elle sauta du lit pour mieux causer,
Ayant un astre au front, qui l'illumine.
Lors elle était de si gentille mine,
Qu'il eût fallu le Roi pour l'épouser !

C'était alors une ordinaire chose
Que Fée errante et Fantômes changeants :
Aussi ni l'un ni l'autre de nos gens
Ne s'étonna de la métamorphose.

« Amis, je suis satisfaite de vous »,
Leur dit la Fée; et sa voix naturelle

Était ainsi qu'un chant de tourterelle,
Et son sourire encor était si doux,

Que nos bons vieux en furent vite à l'aise.
« Ça, faites-moi de grands souhaits : je veux
« En un moment accomplir tous vos vœux »,
Reprit la Fée. — « Eh ! ne vous en déplaie,

« Eh ! » fit le vieux « c'est bien de la bonté !
— Dis, que veux-tu pour bonne récompense ?
— Dam ! rien ! — Quoi rien ? — Rien du moins que je pense
— Oh ! oh ! le cas est rare en vérité,

« Et je vois bien qu'il faut que je vous aide.
« Car je sais trop », se dit-elle en songeant,
« Par où le prendre : il n'est souci d'argent
« Que l'homme riche ou pauvre ne possède. »

Et, ce disant, la Fée avait raison :
Dépense induit en nouvelle dépense.

Richesse autant que misère dispense
D'avoir un sou vaillant à la maison.

« Ami Mulot, veux-tu devenir riche
« A ton souhait ? — Et ne le suis-je pas ?
« Ma femme et moi faisons nos deux repas,
« Ma belle Dame, et mon bien n'est en friche.

« J'ai pour ma vache assez de foin fauché ;
« Mes trois pommiers emplissent dix corbeilles ;
« Je mouds vingt sacs de seigle, et les abeilles
« Nous font, par an, deux écus au marché.

« Je puis encor tous les jours de l'année,
« Sans vous fâcher, donner aux pauvres gens,
« Clercs en voyage ou moines indigents,
« L'aide du ciel que je vous ai donnée.

— Le Roi toujours n'eut si bon compagnon,
« Et noble cœur fait souche de noble homme.

« Mulot, ma foi ! serait bon gentilhomme.
« On en a vu bien d'autres : pourquoi non ?

« Maître Mulot, veux-tu que je te fasse
« Seigneur céans, écuyer ou baron ?
« J'attacherai moi-même l'éperon.
« Tu prendras nom Mulot de Bonne-Face ;

« Et tu pourras porter en mon honneur
« Le champ d'azur de mon blason de Fée :
« Dragon d'argent et colombe coiffée.
« Et si, sur ce, quelque beau raisonneur

« Vient à gloser, il l'ira dire à Rome !
— Je suis certain, belle Dame, à vous voir,
« Que vous avez magnifique pouvoir
« Et ne voulez vous rire d'un pauvre homme.

« Mais, voyez-vous, honneurs sont dangereux.
« L'autre semaine, en notre voisinage,

« Un vieux Seigneur, à peu près de mon âge,
« Fut bien occis aux croix du chemin creux.

« Il fut, pourtant, charitable en sa vie,
« De bon esprit comme de bon aloi.
« Je ne pourrais, en mon nouvel emploi,
« Non mieux que lui, me garder de l'envie.

« Je suis rustique et j'ai le bras plus fort
« Qu'il ne convient pour tenir la rapière.
« Et sans compter que mon cousin Gros-Pierre
« Se gausserait, certe, et n'aurait pas tort. »

III

OU L'ON VOIT QUE LA FÉE VOULUT RENDRE
A MULOT ET A MULOTTE LA JEUNESSE

Quoiqu'un peu sotté en toute cette affaire,
La bonne Fée eut le cœur de chercher

Quel autre don le pourrait bien toucher
Et quel grand bien elle lui pourrait faire :

Et, tout à coup, elle lui demanda :

« Aimes-tu bien ta femme ? — Il n'est, pardienne !

« Bonne besogne encore que la sienne.

— Et l'as-tu bien toujours aimée ? — Oui-dà !

« Je m'en souviens, elle était de votre âge,

« C'était le mois qui suivit la moisson :

« Il se peut bien alors qu'un bon garçon

« Fasse sa cour sans manquer à l'ouvrage.

« Et, sans avoir le teint que vous avez,

« Elle était bonne et belle à sa manière,

« Et fraîche ainsi qu'une fleur printanière.

« Bref, en deux mois nous étions arrivés

« (Nous connaissant déjà de longue date)

« A nous aimer. Si bien que les voisins

« En me voyant ramener ses poussins,

« Fendre le bois et lui porter sa jatte,

« Disaient : — A quand la noce et le repas ?

« Quoique la chose encor ne fût pas faite,

« Car les parents sont toujours de la fête,

« Et cependant ils ne se trompaient pas.

« J'étais un gars de quelque économie,

« Et je sus bien, le jour qu'il en fut temps,

« Aller quérir vingt bons sous d'or comptants

« Pour les bailler aux parents de ma mie.

« Et depuis, dam ! j'ai semé le bon blé,

« Et nous avons vécu toujours ensemble.

« N'est-ce pas tout vous dire, ce me semble ?

« Le temps, ainsi que l'eau coule, a coulé. »

— Maître Mulot, » lui dit la bonne Fée,

(Et dans l'instant, le vent de renouveau

Qui remplit l'air vous eût pris le cerveau,
Comme un parfum de lilas par bouffée.)

« Maître Mulot, veux-tu redevenir
« Jeune, et revivre une jeunesse telle
« Avec Mulotte? Et Mulotte veut-elle
« En même temps que Mulot rajeunir?

« Parle, Mulot, et parle aussi, Mulotte;
« Car jusqu'ici tu n'as beaucoup parlé,
« Et Fée ou femme, en notre démêlé,
« N'eût pas manqué de porter la culotte. »

Mulotte, ainsi qu'elle eût fait à vingt ans,
Baissa les yeux; car, pour femme soumise,
Parler devant son homme n'est de mise:
L'exemple est bon aux femmes de tout temps.

Et Mulot dit: « Si ma pensée est nette,
« Respect gardé, pourtant je ne sais point

« Vous satisfaire encor sur ce point
« Non plus que faire une réponse honnête;

« Excusez-en, Madame, un vieux barbon.
« Vivre deux fois est-il un avantage,
« Et si je fais peau neuve en mon grand âge,
« Serai-je bien Mulot pour tout de bon?

« L'homme se prend aux ruses qu'il machine,
« Et je préfère encor ne rien changer.
« Bon bûchier n'a son fagot léger,
« Et les ans lourds, qui me courbent l'échine,

« M'ont plu comme un fagot à fagoter,
« Et bien qu'encor la charge soit pesante,
« Je crois qu'avec Mulotte, ici présente,
« Nous viendrons bien à bout de la porter.

« Votre bonté passe en tout mon envie,
« Et, pour ma part, j'ai le sens trop étroit

« Pour être induit à tenter par surcroît
« Le sort chanceux d'une seconde vie. »

Le conteur dit que l'on ne poussa pas
Et que la Fée était bonne personne.
« Chacun » dit-elle « à sa mode en raisonne,
« Ami Mulot. Vous êtes, en tout cas,
« De braves gens. Le reste vous regarde ».
Puis honorant Mulot, comme il voulait,
Elle trempa du pain bis dans du lait,
Et but avec les bons vieux. Dieu les garde !

LIVRE DEUXIÈME

LES SAINTS

I

LA

TENTATION DE SAINT MARTIN

I

LA

TENTATION DE SAINT MARTIN

COMMENT PAR DEUX FOIS, AFIN DE SE FAIRE ADORER,
LE DIABLE APPARUT A SAINT MARTIN SOUS
LA FIGURE DE JÉSUS-CHRIST

Notre bon évêque de Tours
Était alors le saint de France
Sur qui Satan, de préférence,
Essayait ses plus méchants tours.

Il fit mieux que les fois dernières,
Ce soir-là, Chrétiens, car il prit

La figure de Jésus-Christ
Et ce qu'il put de ses manières.

Il s'était mis royalement :
Pourpre d'or brodée et fleurie,
Diadème d'orfèvrerie,
Avec un gros, gros diamant,

Presque aussi gros qu'un œuf d'autruche,
Mais dont l'éclat, en vérité,
N'éclaira que la pauvreté
Du Saint, son petit lit, sa cruche.

A ce jeu de damné, pourtant,
Comme le Saint fermait la bouche
Et ne bougeait plus qu'une souche,
Le Trompeur n'était pas content :

« Pourquoi gardes-tu le silence ?
« N'est-ce pas ton Dieu que tu vois ? »

Dit-il, adoucissant la voix
Et comptant sur la ressemblance.

« Allons, adore ton Sauveur,
« Rends-lui grâce, au lieu de te taire,
« De ce qu'en passant sur la terre
« Il t'accorde cette faveur. »

Avant d'en faire un peu de cendre,
Comme il fit, d'un signe de croix,
Le Saint dit : « Insensé, qui crois
« Qu'ainsi je vais m'y laisser prendre !

« Est-ce que, même dans les cièux,
« Notre-Seigneur a ces dorures,
« Et toutes ces fausses parures
« Que tu fais reluire à mes yeux ?

« Non, ce n'est point dans cette mise
« Que mon Dieu se fut présenté ;

« Mais, le coup de lance au côté,
« Et comme un pauvre sans chemise. »

Et, le changeant, comme j'ai dit,
En un petit tas de poussière,
D'un pan de sa robe grossière
Le Saint balaya le Maudit.

Rusé comme il est, on devine
Que Satan, dès le lendemain,
Se trouva nu, sur le chemin,
Avec la blessure divine.

Que fit le Saint? Bien mieux que nous,
Il s'aperçut de l'imposture ;
Mais, pour soutenir l'aventure,
Il prit Satan sur ses genoux,

Et, prodiguant au misérable
Tous les soins que vous auriez eus

Pour le corps même de Jésus,
Il baisa la plaie adorable !

Ce que voyant du Paradis,
Les Saints se voilèrent la face :
« Et que voulez-vous donc qu'il fasse ? »
Dit Jésus aux Saints interdits,

« Sachez que pour celui qui m'aime,
« Et qui veut me demeurer cher,
« Toute chair qui saigne est ma chair,
« Fût-ce la chair du Diable même ! »

II

LE SAINT AUX ANES

II

LE SAINT AUX ANES

OU IL EST PARLÉ DE CE BON SAINT, ET POURQUOI
IL TARDA A GUÉRIR DES FIÈVRES LE FILS
DU ROI CHARLES

Le pauvre Saint, tout couvert de vermine,
Et néanmoins sans gloire ni renom,
S'en est venu dessus un pauvre ânon,
Qui n'avait pas non plus bien bonne mine.

En d'autres temps, le Roi Charle en eût ri;
Au lieu d'en rire, il fut, tout au contraire,

Aux petits soins pour l'âne et le bon frère :
Que n'eût-il fait pour voir son fils guéri?

Le Saint promet la guérison parfaite;
Mais, au moment qu'il touchait le fiévreux,
Un Ange vient, qui, sous les traits d'un Preux,
Conte que l'âne est mort dans l'entrefaite.

« Où cours-tu donc? Le malheur n'est pas grand :
« J'ai cent chevaux à ton choix, que t'importe ! »
Dit le Roi Charle au Saint, qui prend la porte
Et, pour le mort, laisse là le mourant.

Il eut bientôt couru jusqu'à la crèche,
Et l'âne, afin que vous ne vous trompiez,
L'oreille droite, et remis sur ses pieds,
Donnait déjà des dents dans l'herbe fraîche.

« Votre fils, Sire, avait des médecins,
« De beaux draps blancs et de bonnes tisanes, »

S'en revint dire au Roi le Saint aux Anes,
« Il n'eût manqué de trouver d'autres Saints :

« Tandis que lui, l'ànon, ne vous déplaie,
« N'avait que moi pour unique soutien.
« Songez aussi que, n'étant pas chrétien,
« La Mort l'eût mis autrement mal à l'aise! »

Le fils du Roi fut guéri de ses maux :
Et maintenant que l'histoire est finie,
N'aimez-vous point cette Pitié bénie
Qui ressuscite aussi les animaux?

III

SAINTE ZETTE

III

SAINTE ZETTE

DU COLLOQUE QUE SAINTE ZETTE,
PATRONNE DES SERVANTES, EUT AVEC DAME GILETTE
SA MAÎTRESSE, ET DE CE QU'IL ARRIVA

— Où je vais? Un vieux mal guéri

« Est là, madame, qui grelotte :

« Je vais lui porter la culotte,

« Dam! de monsieur votre mari.

— Mais pour qui cette coiffe est-elle?

« Ce bon vieux, si je m'y connais,

« N'a que faire de mes bonnets,
« Ni de ce fichu de dentelle.

— Dame Gillette, vous riez :

« Car si ce vieux, faites excuse,
« N'en use pas, sa femme en use :
« Ces pauvres gens sont mariés.

— Et ne vas-tu pas, tout à l'heure,

« Leur porter aussi mes bijoux ?

— Leur petit n'a pas de joujoux...

« Et pourquoi pas ? Cet enfant pleure.

— Puis voyez-moi ce poulet fin,

« Et ces grosses parts de galette !

— Ne grondez pas, Dame Gillette :

« Ces pauvres gens meurent de faim.

« Ils ont soif aussi. Pour bien faire,

« Dans ce panier je leur ai mis

« Du vin, non pas du vin d'amis,
« Mais celui que Monsieur préfère. »

Cependant, quand Zette eut conté,
Innocemment, ayant pour elle
Sa simplicité naturelle,
Qu'en outre encor, par charité,

Elle avait, sans penser déplaire,
Logé ces gens dans la maison,
La Dame, avec quelque raison,
Finit par se mettre en colère.

« Il ne manquait plus que cela ! »

Cria-t-elle à Zette inondée

De pleurs dont on n'a pas l'idée.

« Où sont-ils ? — Madame, ils sont là,

« Ils sont là tous les trois ensemble

« Dans votre beau salon doré :

« Je n'ai rien fait que le curé
« Ne prêche en chaire, ce me semble. »

Et voilà-t-il pas qu'en entrant,
Servante et maîtresse, ô merveille !
Au lieu du vieux et de la vieille
Et du pauvre petit pleurant,

Virent de leurs yeux, je vous prie,
Sur un fond d'or miraculeux,
Joseph et, dans ses langes bleus,
Jésus souriant à Marie.

IV

LES

CHEVEUX DE LA REINE

IV

LES

CHEVEUX DE LA REINE

OU L'ON VOIT QUE, MÊME AUX YEUX DE DIEU,
LA BEAUTÉ DOIT RESTER BELLE

Pour aller enclotrer la Reine,
Saint Germain, le grand saint Germain,
Un beau jour s'est mis en chemin,
En chemin pour Tours en Touraine.

La Reine, avec son beau manteau,
Ses blonds cheveux et sa couronne,

Reçoit le Saint, qu'on environne,
Sur les marches de son château.

Dans une église toute pleine,
Il lui fait prononcer ses vœux
Et lui coupe ses blonds cheveux,
Longs comme ceux de Madeleine.

Et c'est tout de même en pleurant
Que la noble dame détache
Son manteau d'hermine sans tache
Et les fins joyaux qu'on lui prend.

Sur un lit de paille elle pleure,
Dans sa cellule de trois pas,
Elle pleure et ne comprend pas
Que cette part soit la meilleure :

« Car j'avais des cheveux charmants ; »
Dit-elle à Dieu qu'elle supplie,

« Et si j'aimais d'être jolie
« Avec de beaux habillements,

« C'était pour rendre plus parfaite
« La femme que j'étais, Seigneur,
« Afin de vous en faire honneur
« Puisque c'est vous qui l'aviez faite.

« Créateur de toute beauté,
« Laissez-moi redevenir belle :
« Je ne vous étais point rebelle
« Et j'avais bonne volonté!

« On dit que, pour être exaucée
« Et remise de mes serments,
« J'aurai de grands empêchements,
« Étant déjà Sainte passée;

« Mais si l'on donne pour raison
« Qu'hermine et cheveux sont sous verre,

« Dans des châsses d'or qu'on révère

« Et dont on obtient guérison,

« Mes reliques guériront-elles

« Mon âme du mortel péché,

« Et mon cœur, hélas ! trop touché

« Du regret des choses mortelles ? »

Dieu, las de tondre ses brebis,

L'écoute, et, dans sa bonté grande,

Fait dire à saint Germain qu'il rende

Les blonds cheveux, les beaux habits.

Aussi, pour raccourter la Reine,

Saint Germain, le grand saint Germain,

De nouveau se mit en chemin,

En chemin pour Tours en Touraine.

V

LES JARDINS DU PARADIS

LES JARDINS DU PARADIS

COMMENT SAINT ROCH ENTRA AVEC SON BARBET
DANS LES JARDINS DU PARADIS, ET DU CHANGEMENT
ADMIRABLE QU'ILS Y FIRENT

Séparer saint Roch de son chien
Dans le ciel n'eût pas été sage :
Quoiqu'il allât contre l'usage,
A l'entrée, on ne leur dit rien.

On eût craint de mettre en colère
Le Saint, qui, suivi pas à pas

Du barbet, n'imaginait pas
Que sa présence pût déplaire.

Outre qu'il le trouvait charmant
Et que, privé de ses malices,
Pour lui ces Jardins de délices
Eussent perdu tout agrément,

Il ne doutait de ses mérites
Et qu'à sa manière, il n'eût eu
Pour le moins autant de vertu
Que beaucoup de Saints hypocrites,

Et, comme il s'avançait parmi
Des champs de roses sans pareilles,
Sous les bosquets, le long des treilles,
Toujours suivi de son ami :

« Mais où sont donc », dit-il aux Anges,
« Les rossignols de Saint François,

« Et d'où vient que je n'aperçois
« Pinsons, fauvettes, ni mésanges ?

« Le Ciel est-il vide d'oiseaux,
« Qui, comme vous, par leur ramage
« Et les couleurs de leur plumage
« Égaieraient l'ombre des berceaux ?

« Et se peut-il qu'en ces prairies
« Et le couvert de ces Jardins,
« On ne rencontre agneaux ni daims
« Promenant leurs folâtreries ? »

Le Saint n'en croyait pas ses yeux !
Et craignant que sa chère bête,
Qui déjà s'était mise en quête,
Ne trouvât le Ciel ennuyeux :

« Sors », lui dit-il, « par cette brèche,
« Et, pour prendre les plus connus,

« Va voir ce que sont devenus
« Le Bœuf et l'Ane de la Crèche.

« Ramène ces bons animaux,
« Et ceux qu'on peint dans les images,
« Aussi bien les Chameaux des Mages
« Que l'Anon du jour des Rameaux.

« Va, joins à ceux des Écritures
« Ceux qu'on cite aux Actes des Saints
« Comme ayant servi les desseins
« De Dieu, père des créatures! »

Tandis qu'il parlait, cependant,
Les Saints que la chose intéresse
Faisaient au chien mainte caresse,
Tour à tour lui recommandant :

L'un, sa colombe aux blanches ailes;
L'autre, ses moutons; les Martyrs,

Des lions pleins de repentirs;
Les Solitaires, leurs gazelles.

Dans le nombre, un enfant, dit-on,
(Car il est des Saints de tout âge),
N'en réclama que davantage
Sa cigale et son hanneton.

En quels Limbes, quel Purgatoire,
Comment et par quel flair subtil
Le barbet les retrouva-t-il?
C'est ce que ne dit pas l'histoire.

Mais il n'en est pas moins certain
Que, Dieu l'aidant, par contrebande,
Il fit passer toute la bande,
Malgré Saint Pierre, un beau matin,

Et que, Noé, le patriarche,
Mélancolique auparavant,

Pleura de joie en retrouvant
Toute la famille de l'Arche.

VI

LE DIABLE AU MOULIN

LE DIABLE AU MOULIN

LE TOUT MOINS DÉCENT QUE PHILOSOPHIQUE
ET QUI NE RESSEMBLE NI AU CONTE QUI PRÉCÈDE
NI A CELUI QUI SUIV

On ne sait trop comment il fit son compte ;
Mais ce qu'on sait, c'est que notre Meunier
Tenait chez lui le Diable prisonnier.
Qu'arriva-t-il ? Voici ce qu'on raconte :

Il arriva, d'abord, que dès qu'il eut,
En son moulin, logé l'Esprit Immonde,

Le Mal cessa de gouverner le monde
Et que chacun put faire son salut.

On vit enfin comment la Grâce opère,
Ou mieux encore on vit comme eût été,
En son printemps charmant, l'Humanité,
Sans le péché de notre premier père.

Tout ne fut plus, en ce monde innocent,
Que bonté pure et que chastes tendresses,
Tant, que le Roi n'avait plus de maîtresses,
Et que les Juifs prêtaient au denier cent.

Mais c'est de Dieu surtout que l'on se lasse !
Et sans compter qu'abbés et gens de loi
Vivant du Diable, et partant sans emploi,
Ne savaient plus quel saint mettre en sa place :

« Quoi ! » s'écriaient les Juges en congé,
« On ne voit pas qu'en supprimant le Crime

« C'est la Justice aussi que l'on supprime !
— De même, hélas ! » reprenait le Clergé,

« Ne voit-on pas qu'il n'est Vertus sans Vices ?
« Sans le péché que vaut messe ou sermon ?
« Dieu pour sa gloire a besoin du Démon ;
« L'Enfer au Ciel rend les plus grands services ! »

Enfin, deux mois à peine étaient passés,
Que la Vertu troublait en leurs usages
Tant de métiers consacrés par les âges,
Que, pour sa part, chacun en eut assez :

Mais au milieu de la langueur publique,
Ce qui passait tous les autres ennuis,
C'est que, l'Amour chômant toutes les nuits,
Le Monde entier était mélancolique.

Pour, comme on dit, faire le diable à deux,
On n'avait plus que de l'eau dans les veines ;

Si les maris en faisaient des neuvaines,
Les beaux galants ne se moquaient plus d'eux.

Quoi donc, l'Amour et les transports qu'il cause
Nous viennent-ils du Diable? Assurément,
Madame, et qui vous dit que non, vous ment :
L'Amour sans lui n'est qu'une pauvre chose.

Sans le tison de sa perversité
Et les bons tours que sa malice invente,
Pour la plus simple ou pour la plus savante,
L'Amour n'est plus l'amour, en vérité!

Le Meunier donc, avec quelques meunières,
Faisait l'amour pour tout le genre humain,
Et seul ayant le Diable sous la main,
Il se damnait de toutes les manières.

Du coup, le Roi se serait fait meunier!
Dès qu'il l'apprit, sans rien dire à la reine,

Il y courut, mais n'en eut pas l'étrenne,
Étant en prince averti le dernier.

Chacun déjà, pour aider le compère,
Se disputait aux portes du moulin;
Quand, d'autre part, survint quelque malin,
Qui proposa de brûler ce repaire.

Le Diable, lui, ne risquait guère ainsi;
Pour l'en tirer on ne pouvait mieux faire.
Quant au Meunier, c'était une autre affaire:
Il n'en serait qu'un peu plus tôt roussi.

En un moment le moulin fut en flammes,
Le Diable libre: et vous ne doutez point,
Après deux mois si nous étions à point,
Et la façon dont nous nous rendiablâmes!

VII

PIERRE ET LAZARE

VII

PIERRE ET LAZARE

QUE LES SAGES DOIVENT MÉDITER
ET LES PERSONNES PIEUSES NE PAS LIRE

Quand Lazare ressuscité
Eut arraché ses bandelettes
Et que ses lèvres violettes
Purent parler en liberté :

« Je n'ai rien vu, rien, même en songe,
« Étant mort, et ce que tu dis

« De ton Père et du Paradis,
« Seigneur Jésus, n'est que mensonge !

« Sous cette pierre où j'étais mis
« Je n'ai trouvé que pourriture :
« Où donc est la Gloire future
« Que tu promets à tes amis ?

« Où l'Éternité bienheureuse,
« Et le Royaume des Élus ?
« Les Morts mêmes ne sentent plus
« Qu'ils sont morts, dans leur tombe creuse ! »

Le Seigneur ne répondit pas ;
Mais à ces raisons sans pareilles
Saint Pierre, le coupeur d'oreilles,
S'était avancé de trois pas,

Et, dans sa colère échappée,
Sans Jésus qui retint sa main

D'un geste, et passa son chemin,
Il eût frappé de son épée.

Or, vingt ans plus tard environ,
Pierre et Lazare étaient à Rome :
Pierre y vivait comme un pauvre homme
Et Lazare auprès de Néron.

L'Apôtre, entouré de supplices,
Prêchait au fond des souterrains
L'attente des Biens souverains,
Le Ciel et ses proches délices.

L'autre, ressuscité des Morts,
Certain du Néant qui rassure,
Dans la débauche et la luxure
Se plongeait, sans peur ni remords.

Voyant donc les gens se répandre,
Un jour qu'il sortait du Palais,

Il interrogea les valets :
C'était Pierre qu'on menait pendre.

« En quoi son Dieu l'a-t-il servi ? »
Se dit-il, tandis qu'à la rage
De tout un peuple qui l'outrage
Le Saint oppose un front ravi.

« Et pourtant », songe-t-il ensuite,
Quand peuple et bourreaux sont passés,
Et que lui-même, à pas pressés,
Eut rejoint César et sa suite,

« Pourtant, comme il était joyeux,
« Et comme ses pieds étaient lestes
« Pour voler aux clartés célestes,
« Qu'il voyait déjà de ses yeux !

« J'ai joui de tout ce qui tente,
« Et rien encor ne m'a rendu,

« Comme à cet homme en croix pendu,
« Seigneur Jésus, l'âme contente.

« Comme en le trompant tu l'aimais !
« Que son ignorance est meilleure !
« Qu'importe que la Mort le leurre,
« Puisqu'il ne le saura jamais,

« Et que, mort dans la joie immense
« Qu'on ne trouve qu'entre tes bras,
« Jamais tu ne l'éveilleras,
« O Dieu d'amour et de clémence ! »

LIVRE TROISIÈME

LES ROIS

I

LE CINQUIÈME PREUX

LE CINQUIÈME PREUX

OU EN RACONTANT CE QUI ARRIVA A LA FIÈRE
ORTRUDE ON ESSAIE DE CONVAINCRE
UNE AMIE CRUELLE

Un, deux et trois et quatre Preux,
Sous les yeux de la fière Ortrude,
S'étaient déjà, d'un saut si rude,
Abîmés dans le gouffre affreux,

Qu'une autre qu'elle et plus humaine,
Ma mie, écoute! eût sur ces morts

Pleuré d'amour et de remords,
Si le Remords à l'Amour mène.

« Si vous voulez avoir ma main,
« Beaux chevaliers, » leur disait-elle,
« Sautez ce pas : la clause est telle ;
« Sinon, passez votre chemin. »

Lorsque la cruelle au Cinquième,
Pourtant, ma mie ! eut dit cela,
Elle pâlit et chancela
Comme une fille enfin qui aime.

« Arrête, arrête, par pitié ! »
Mais que non pas : le saut le tente,
Et, sans plus, en l'horrible attente
Il la laisse et morte à moitié.

En vain, en vain ces pleurs de reine,
Ces bras tendus ; vain ce regard,

Qui maintenant le suit hagard,
Jusqu'au gouffre où le saut l'entraîne ;

Et vain ce cri, ce cri poussé,
Qui déchire après lui l'espace,
D'horreur ensemble quand il passe,
Et de joie une fois passé.

Car l'autre, tant était légère
Et sa bête et léger son cœur,
A passé le pas, et, vainqueur,
Passe aussi son chemin — ma chère !

II

L'AMOUREUX DE LA REINE

L'AMOUREUX DE LA REINE

OU IL N'Y A BESOIN D'ARGUMENT, A CAUSE
DE LA SIMPLICITÉ DU CONTE

Un petit Page aimait la Reine :
Il perdait son temps et ses pas,
Car la Reine ne l'aimait pas.
« Ah ! je veux que la mort me prenne ! »

Et, ce disant, l'indiscret va
Se plaindre aux dames, de manière

Qu'aimant toujours mieux la dernière,
De la Mort l'Amour le sauva.

L'une après l'autre, blonde et brune,
Brune et blonde et châtaine aussi,
Prirent tant à cœur son souci
Qu'il en eut bientôt vingt pour une.

Au lieu de dire vos douleurs
Aux astres, sans autre entreprise,
Et d'aller, si l'on vous méprise,
Vous plaindre aux ramiers roucouleurs,

Amoureux, imitez le drôle :
Pour votre dame allez mourant,
Mourant en vous renamourant,
Près de toutes à tour de rôle;

D'autant que, comme on le va voir,
De dépit votre dame encore

Sur l'amour de chaque pécore
Renchérira pour vous ravoïr.

La Reine y vint tout comme une autre.
Bergère ou reine, il n'en est point,
Qui ne se chausse au même point,
Et que nous ne chaussons au nôtre.

« Quoi ! » se dit-elle, en apprenant
Ce qu'il en était du manège,
« Ne suis-je pas la Reine, et n'ai-je
« Assez d'attraits pour ce manant ? »

Et sur ce, manda l'infidèle,
Qui, comme à Colette Colas,
Lui fit, sous l'orme et le lilas,
Le seul Dauphin qu'eût le Roi d'elle.

III

LE MÊME PAGE

LE MÊME PAGE

QUI EST EN QUELQUE SORTE LA PALINODIE,
C'EST-A-DIRE TOUT LE CONTRAIRE DU PRÉCÉDENT

Le même Page, ambassadeur
Du Roi qu'il avait rendu père,
Et dont, sans lui, le nom prospère
Se fût éteint en sa splendeur,

S'en vint à la Reine voisine,
Et, comme on dit, en grand arroi,

L'annoncer de la part du Roi
Dont elle était bonne cousine.

Cette reine était belle aussi;
Car toutes les reines sont belles,
Et toutes par fierté rebelles,
Quoique le drôle eût réussi.

Il y voulut mordre de même.
« Non pas », fit-elle doucement,
(Et son front pur était charmant)
« Non pas, je veux que seule on m'aime,
« Qu'à toute femme et d'un cœur vrai,
« En cette vie on me préfère,
« Et qu'en l'autre, s'il se peut faire,
« On m'aime encor quand je mourrai! »

Et, sans plus oser, le beau Page
Triste à jamais s'en est allé,

Soupirant au ciel étoilé
D'autres soupirs qu'à l'autre page.

IV

L'ÉPITAPHE D'UNE COURTISANE

IV

L'ÉPITAPHE D'UNE COURTISANE

QUI N'A D'ANTIQUE QUE LES NOMS DE LA COURTISANE
ET DES DIEUX

Au-dessous de l'urne voilée,
Où je vois, Passant, que tu lis,
En foulant ces rosiers pâlis,
Le nom d'Æa de Mytilée,

On a, d'un ciseau familier,
En traits d'or, gravé sur la stèle,

Avec une épitaphe telle,
Un Peigne, un Miroir, un Collier :

« Vénus, hélas! lui fut plus dure
« Que ne le sont aux matelots
« Eole, la lune et les flots,
« Ou qu'aux cigales la froidure,

« Et plus atroce, en ses fureurs,
« Qu'aux soldats ne l'est la mêlée,
« Aux fruits le ver ou la gelée,
« Et que la grêle aux laboureurs.

« Aussi, plus que le rude glaive,
« Les lourds paniers, les socs tranchants,
« Ces menus objets sont touchants
« Sur ce monument qu'on élève,

« Et plus que l'humide filet,
« La rame votive ou la barque,

« Ce collier qu'a noué la Parque,
« O vaine, ô faible ÆEa, me plaît;

« Car ce Collier que l'on t'envie,
« Ce Miroir, ce Peigne ont été,
« Plus qu'eux et comme ta Beauté,
« Instruments d'une dure vie! »

V

LES OREILLES DU BARON

V

LES OREILLES DU BARON

OU L'ON VOIT QUE L'HOMME RICHE NE SAURAIT
PENSER A TOUT

Un Traitant allait en Sicile.
On me dit qu'il était baron :
Je veux bien; la rime à larron
Ne m'en sera que plus facile.

Tout Traitant l'est, larron j'entends;
Car pour baron plus d'un est comte,

Qui, l'étant du Pape à bon compte,
Gagne le ciel en même temps.

Que venait-il faire en cette île?
S'il n'y voulait être berger,
Voyageait-il pour voyager,
Ou dans un dessein mercantile?

Venait-il y placer des vins,
Ou jouer de la flûte antique,
En menant son troupeau rustique,
Comme Hylas, aux creux des ravins?

Venait-il fonder une banque?
Grimper — ou prêter — sur l'Etna?
Dire enfin ce qui l'amena,
Est encore un point qui me manque.

Ce que je puis dire, en tout cas,
C'est que, s'il y venait pour faire,

Comme on pense, une bonne affaire,
Notre Baron ne la fit pas.

Car aux environs de Ségeste,
Il fut surpris par des brigands,
Qui, plus vigoureux qu'élégants,
Eurent vite aux mots joint le geste.

Pourtant, à cause des voleurs,
Dont il redoutait la misère,
Notre homme avait cru nécessaire
De s'accoutrer comme un des leurs;

Sans compter qu'en cas de dommage,
Dans son sac en peau de brebis,
Il n'avait qu'un peu de pain bis,
Des figues, un petit fromage.

« Mes bons amis, mais je n'ai rien »,
Dit-il aux porteurs d'escopette,

« Foi de pauvre homme ! » et leur répète,
Qu'en le fouillant ils verront bien.

Rien, en effet, bijoux ni montre ;
Mais, par hasard, dans son gousset,
Quelques louis, dont il ne sait
Que dire, quand on les lui montre.

Il ne se croyait pas d'argent ,
Ou, plutôt, la somme était telle,
Que c'était une bagatelle
A laquelle il n'allait songeant :

Deux, trois louis, peut-être quatre.
C'en fut assez pour qu'ayant dit
Qu'il n'avait rien, il se perdit :
Nos gens commencent par le battre.

« Excusez en ces malheureux, »
Lui dit leur chef, ancien comptable,

A barbe blanche et respectable,
« Rien pour vous, c'est beaucoup pour eux.

« Eux qui n'ont vu sommes pareilles,
« Baron, et ne sont pas banquiers,
« Ayant cru que vous vous moquiez,
« Veulent vous couper les oreilles. »

On ignore, en quelle façon,
S'il eut l'oreille ou non coupée ;
Mais qu'au demeurant l'équipée
Serve au riche heureux de leçon.

VI

LE FOLLET

VI

LE FOLLET

MAIS OU L'ON VOIT D'AUTRE PART QU'IL NE SERT
DE RIEN DE PAYER D'AVANCE OU MÊME
DE PAYER DU TOUT

« Qui bat notre blé dans la grange,
« Bat et bat et rebattras-tu,
« Et qui, l'autre nuit, l'a battu ?
« Eh ! Suzon, n'est-ce pas étrange ? »

Et, comme on bat, bat et rebat,
« Lève-toi, Suzon, eh ! ma mie, »

Dit l'homme à sa femme endormie,
« Et vas voir qui fait ce sabbat. »

Sans chandelle encor, la Suzonne
Y va voir, quoiqu'elle ait grand'peur,
Elle aussi, de l'esprit frappeur ;
Mais, de retour, ainsi raisonne :

« C'est un petit homme tout nu,
« Un Follet, qui, tant qu'il peut battre,
« Bat à lui seul autant que quatre,
« Et qui s'en va le jour venu.

— Qu'il batte donc ! » dit le bonhomme,
Rassuré surtout, mais ravi
D'être pour rien si bien servi,
Et qui compte, en maître économe.

Cependant, la Suzon se dit,
Que, le pauvre étant nu, ce semble,

On pourrait, de bouts mis ensemble,
Lui faire un beau petit habit.

Elle coupe, combine, invente,
Et tant et si bien, qu'en effet
L'innocent trouve l'habit fait,
Quand il revient la nuit suivante.

Non pas si sot ; il le prouva.
Car, ainsi renippé, le traître,
Pour ne plus jamais reparaître
— Batte à présent qui veut ! — s'en va,

S'en va, de deux jambes sur l'une,
Dansant d'aise, ô bonne Suzon,
Et du nez que fait ton grison
Riant, tout seul, au clair de lune !

VII

LE CASTEL DE CIRE

VII

LE CASTEL DE CIRE

I

QUE L'ON A TIRÉ DU LIVRE DES FÉES
ET GARDÉ POUR LA FIN A RAISON DE SA LONGUEUR

Parmi tous les dons de vertu,
De grâce aimable et de décence,
Que Rose-Rose, à sa naissance,
Eut d'une Fée, elle avait eu

Le don d'entendre, sans étude,
Les abeilles en leurs fredons,

Aussi bien que nous entendons
Le bon français, par habitude.

Et, grâce à ce rare savoir,
Elle avait sur le Roi son père,
Pour gouverner l'État prospère,
Tout crédit, conseil et pouvoir.

L'hiver n'empêchait pas les roses
D'éclorre, en ces temps merveilleux,
Et les Abeilles, en tous lieux,
En savaient long sur toutes choses.

Ceci n'est qu'un conte amoureux,
Que je dédie aux cœurs Fidèles :
Aimez seulement mes modèles,
Aussi bien que je fais pour eux.

II

COMMENT ROSE-ROSE ET MYRTIL EURENT UN SONGE
SEMBLABLE, ET DU PROPOS QUE ROSE-ROSE
TINT AVEC LES ABEILLES

Rose-Rose, à peine éveillée,
Dès la première aube, appela
Ses femmes, et, ce matin-là,
De blanc voulut être habillée.

Elle fut donc vêtue ainsi
Que sont les blanches fiancées ;
Mais nul ne savait ses pensées :
L'amour n'avait pu, jusqu'ici,

Troubler une Dame aussi sage,
Et l'on disait, qu'il n'était point

De prétendant qui, sur ce point,
Eût vu rougir son beau visage.

Quand on eut peigné ses cheveux,
Plus blonds qu'une gerbe dorée,
Et qu'elle fut ainsi parée
Et belle assez, selon ses vœux,

Elle fit, contre l'habitude,
Éloigner ses Dames d'honneur,
Comme si son secret bonheur
S'augmentait de sa solitude.

Elle descendit au jardin,
Pour causer avec les Abeilles.
Des parterres et des corbeilles,
Des bosquets, des gazons, soudain,

Toutes s'empressèrent vers elle,
Et, par mille souhaits charmants,

Grâces, bonjours et compliments,
Lui témoignèrent de leur zèle.

Après tous ces gentils discours,
Prenant sa voix la plus menue,
Rose leur dit : « Je suis venue
« Vous demander aide et secours.

« Et, tout d'abord, je vous rends grâce
« De ce que vous ne m'avez fait
« Encor défaut d'aucun bienfait.
« Voici le cas qui m'embarrasse :

« J'aime un Prince que je n'ai vu
« Qu'en songe encor, cette nuit même ;
« Rien ne m'est plus, sinon qu'il m'aime,
« Et qu'il m'a prise au dépourvu.

« Amour donc jamais ne nous laisse
« Sans aimer, car je ne suis plus,

« Malgré mes dédains résolus,
« Que joie, espoir, trouble et faiblesse !

« Le lieu de mon songe était tel
« Que je vis, en cette aventure,
« Ce même jardin en peinture,
« Ces fleurs et ce petit Castel

« Que vous m'avez, sur la colline,
« Tout bâti de cire, au-dessus
« Du petit lac aux bords moussus,
« Et de ce jardin qui décline.

« Ce fut là qu'il me vint chercher,
« Et me put expliquer sa flamme,
« En mots si vrais, que, jusqu'à l'âme,
« Son bel amour me sut toucher.

« Et, comme en un miroir immense,
« Je me voyais lui souriant,

« Et lui de même, me priant,
« Tout obtenir de ma clémence :

« — Je suis fils de Roi, disait-il,
« Et je veux vous aimer sans cesse.
« Vous pouvez, sans honte, Princesse,
« M'aimer aussi ! J'ai nom Myrtil.

« — Mon nom, lui dis-je, est Rose-Rose.
« Et, dans l'instant, nos jeunes fronts
« Furent, ainsi que nous serons,
« Couronnés de myrte et de rose.

« En me voyant si belle ainsi,
« Et lui plus beau que la lumière,
« Je donnai mon amour première
« Au beau Prince que j'ai choisi. »

Songe alors n'était pas mensonge,
Car Myrtil eut, de son côté,

Comme on l'a depuis rapporté,
Cette même nuit même songe.

Il vit, dans le même moment,
Au même lieu, sa même image
A Rose-Rose rendre hommage,
Et lui faire même serment,

Dans ce même Castel de cire,
Où, sans penser au lendemain,
Rose avait bien promis sa main,
A n'en douter, à ce beau Sire.

Et Rose dit en même temps :

« Allez vite, Abeilles fidèles,
« Vite autant que vous aurez d'ailes,
« Dire à Myrtil que je l'attends !

« Allez du couchant à l'aurore,
« Et ne revenez pas sans lui ;

« Allez, et dites à celui
« Que j'aime, au pays que j'ignore,
« Lorsque vous l'aurez rencontré,
« Qu'approuvée ou que combattue,
« Toute de blanc ainsi vêtue,
« En ce Castel je l'attendrai,
« Chaque jour, à cette même heure,
« A chaque aube que Dieu fera,
« Et que, s'il faut, l'on m'y verra
« Venir, jusqu'au jour que je meure ! »

III

COMMENT LES ABEILLES ENTREPRIRENT
UN LONG VOYAGE ET COMMENT ROSE-ROSE
ATTENDIT LEUR RETOUR

On ne pouvait pas, en effet,
Contredire en cette occurrence,

Car il n'était pas, même en France,
De Prince en tout point si parfait.

Et les Abeilles, à l'entendre,
D'une part, avaient approuvé
Tout ce que Rose avait rêvé
De beau, de sincère et de tendre ;

Mais, d'autre part, le pire était
Que, par mainte et mainte contrée,
Elles la savaient séparée
De Myrtil, et qu'il habitait

Au delà des terres connues,
En des pays si fort distants,
Qu'il leur faudrait plus de cent ans
Avant que d'être revenues :

(Car le monde est grand, ce dit-on.)
Pourtant, nos bonnes confidentes,

Quoique très sages et prudentes,
N'objectèrent rien sur ce ton,

Sachant que l'amour ne raisonne,
Et n'en veut qu'à son bon plaisir,
N'ayant le goût ni le loisir
De croire ou d'entendre personne.

En rien donc ne contrariant
Son dessein, l'ambassade ailée,
Après s'être au ciel assemblée,
Tourna son vol vers l'Orient.

Elle allait si fort admirée,
Comme un globe d'or dans les cieux,
Et paraissait à tous les yeux
Si vive, si prompte et dorée,

Que telle ambassade, je crois,
N'alla, du Louvre ou de Versailles,

Négocier les fiançailles
D'aucune fille de nos rois !

Rose ainsi fit qu'aux messagères
Elle avait dit qu'elle ferait :
Chaque jour, elle se parait
D'étoffes blanches et légères ;

Les myrtes aux roses mêlés
Ceignaient son front, et, sûre d'elle
Et de son bel amour fidèle,
Malgré bien des jours écoulés,

Dans l'attente et la solitude,
En son Castel, chaque matin,
Elle attendait l'époux lointain
Sans trouble et sans incertitude.

Et tel était son sentiment
Et sa foi, que la longue attente

Ne la rendait que plus constante,
Et que l'on admirait comment

Sa magnifique indifférence,
Mettant la Cour en désarroi,
Déconcertait maints fils de Roi,
Venus dans une autre espérance.

Son père était tout déconfit,
Et le pauvre homme, en cette affaire,
Ne savait vraiment plus que faire.
Et que voulez-vous bien qu'il fît ?

Larmes, prières, étaient vaines ;
Et ce fut, tout de même, en vain,
Qu'il s'enquit d'un fameux devin,
Et qu'il ordonna des neuvaines.

Rose n'entendait pas raison,
Et revenait, sans être lasse,

Chaque jour à la même place,
Consulter le pâle horizon

Dès l'aube, et, fidèle songeuse,
Ne songeait à rien qu'à l'Amant,
Que lui ramenait sûrement
Son ambassade voyageuse.

IV

COMMENT MYRTIL FIT A TRAVERS LE MONDE
UN VOYAGE TRÈS LONG ET TRÈS GLORIEUX
ENTRAINANT LES PEUPLES A SA SUITE

Myrtil s'était mis en chemin,
Guidé par les bonnes Abeilles,
Lorsqu'il les eut, de ses oreilles,
Oui, comme en langage humain,

Qui contaient l'histoire suivie
De son beau songe, trait pour trait,

Et comment Rose l'attendrait,
S'il le fallait, toute la vie.

Aussitôt le Prince amoureux,
Malgré tout le noble entourage,
Qui ne craignait que son courage,
En ce départ aventureux,

Prit une belle et bonne armée,
Et se mit en marche à travers
Tant et tant de peuples divers,
Pour retrouver sa bien-aimée,

Qu'il n'est Monarque ou Conquérant
Qui, pour de moins belles victoires
Et des travaux moins méritoires,
N'en ait reçu le nom de Grand.

Car les Abeilles étaient Fées,
Et, dès que son glaive avait lui,

Les Rois vaincus dressaient pour lui
Des Colonnes et des Trophées !

V

COMMENT LE RENOM DE MYRTIL PARVINT JUSQU'À
SA BIEN-AIMÉE ET COMME LE LIEU DE LEUR SONGE
S'ÉTAIT EMBELLI DE VIEILLESSE A MIRACLE

Il est clair qu'un si grand concours
De peuples, en tel équipage,
Ne se meut point sans grand tapage.
Donc, par les chemins les plus courts,

Tous les courriers de la frontière
Revenaient en hâte, annonçant
A Rose, qu'un Roi tout puissant,
Avait conquis la terre entière,

Et n'avait plus qu'à conquérir
Ce seul royaume, en telle sorte

Que son armée était si forte,
Qu'il entrerait sans coup férir.

Rose ouit ce préliminaire,
Comme Reine, sans s'émouvoir,
Ayant hérité du pouvoir
De son père, mort centenaire,

(On vivait très vieux en ce temps;)
Mais l'on s'étonnait que la Reine
Demeurât d'humeur si sereine
Devant ces périls éclatants.

Or, sans vous creuser la cervelle,
Vous avez deviné comment
Rose ne s'émut nullement,
En entendant cette nouvelle,

Car vous pouvez vous figurer,
Que quelque Abeille avant-coureuse

Avait dit à notre amoureuse
Plus que de quoi la rassurer.

La Mouche-Fée, à son oreille,
Comme une clochette d'or fin,
Sonna si doucement, qu'enfin
Rose n'eut joie autre ou pareille.

De même, vous pouvez déjà
Conclure de cette arrivée
Que, dès que l'aube fut levée
Dans le ciel et se propagea,

Myrtil avait quitté sa tente,
Et, précédé du bel Essaim
Qui le servait en son dessein,
Poursuivait sa course constante.

Et cela de telle façon,
Que Myrtil, comme je vais dire,

Vit le Petit Castel de cire,
Dont notre Essaim fut le maçon.

Toutes choses étaient changées
Sinon de lieu, du moins de fait :
Les mêmes lilas, en effet,
Et les buis en belles rangées,

Avec l'âge, étaient devenus
Si grands, si grands, que les grands chênes,
Que l'on voit aux forêts prochaines,
N'étaient que brins d'herbe menus;

Et que les reines-marguerites,
Ainsi que les jeunes rosiers,
Abeilles, où vous vous posiez,
Sans rien perdre de leurs mérites,

Étaient en telle floraison,
Qu'en une rose, n'en déplaise,

Rose aurait dormi mieux à l'aise
Qu'en son lit, par comparaison.

Et l'odeur fraîche et pénétrante
De tant de parfums, dit l'auteur,
Avait fait une eau de senteur
De l'onde unie et transparente

Du lac, qui s'était tant porté
Hors de ses bornes naturelles,
Que ses eaux pouvaient bien entre elles
Couvrir notre monde habité.

Car toutes choses, au contraire
De s'enlaidir, avaient été
Vieillissant en telle beauté,
Qu'il est malaisé de pourtraire

Les admirables changements,
Qui s'étaient faits dans la nature

Du jardin, qu'avaient, en peinture,
Montré deux songes si charmants.

VI

QUI EST LA SUITE DU PRÉCÉDENT ET OU L'ON VOIT
QUE DES COLOMBES BLANCHES ACCOMPAGNENT
ROSE-ROSE JUSQU'AU CASTEL DE CIRE

Si la blancheur est un des signes
De la vieillesse, je dirai
Que les Biches au poil doré,
Les Tourtereaux bleus et les Cygnes

Plus noirs alors que des corbeaux,
Si j'en crois l'auteur que je cite,
Étaient, en ce merveilleux site,
Si blancs de vieillesse et si beaux,

Que, de race en race engendrée
Jusqu'à leurs derniers rejetons,

Aux pays que nous habitons,
Leur blancheur en est demeurée.

C'est seulement depuis ce temps,
Que nous voyons le blanc plumage
Des colombes au doux ramage,
Biches blanches et Cygnes blancs.

Quoi qu'il soit de cette origine,
Vous eussiez vu là, ce matin,
Les belles brouteuses de thym,
Plus blanches que l'on n'imagine,

S'arrêter de brouter pour voir
Passer la blanche fiancée,
Grave et dès longtemps exercée
Au long amour de son devoir;

Tandis que la troupe fidèle
Des colombes allait volant

Jusqu'au Castel, en s'emmêlant,
Par couples légers, autour d'elle.

Car les colombes, par milliers,
Que ce bel amour intéresse,
Escortaient leur chère maîtresse
A ses rendez-vous journaliers.

Vous dirai-je encor davantage?
Si, d'une part, les verts ormeaux
Et les cèdres aux noirs rameaux,
A mesure de leur grand âge,

Avaient poussé leur front serein
Et leur taille extraordinaire,
Bien haut au-dessus du tonnerre,
D'autre part, l'effort souterrain

De leurs racines biscornues,
Travaillant la colline, avait

Fait que le Castel se trouvait
Comme un Temple parmi les nues.

Et ce n'était plus, comme avant,
Colline humble, pente et mi-côte,
Mais pic d'azur, montagne haute,
Où ne peut atteindre le vent!

L'accès au Prince en fut facile,
Soit qu'alors un char enchanté,
Ou quelque autre engin, l'ait porté
Auprès de Rose, en cet asile

D'amour, de gloire et de repos,
D'où l'on voyait, par les vallées,
Dix mille villes assemblées,
Comme en leurs parcs de blancs troupeaux,

Les mers et les eaux miroitantes,
Et les moissons et les forêts,

Et sur cent mille arpents, auprès
Du lac d'azur, cent mille tentes!

VII

COMMENT ROSE-ROSE ACCUEILLIT LA VENUE
DE MYRTIL ET DU DISCOURS INFINI DONT ELLE
RÉCOMPENSA SA CONSTANCE

Myrtil s'avancait au milieu
Des Colombes, parmi les nues,
Et des Abeilles revenues
De leur voyage en ce haut lieu,

D'où Rose eut le Monde en offrande.
Mais cette fois le Conquérant,
Au Monde même indifférent,
Trouve enfin que la Terre est grande

Assez, puisqu'il a retrouvé
Rose-Rose et son doux sourire,

Et, tel que je l'ai pu décrire,
Le Castel qu'il avait rêvé.

Et comme il déposait son glaive,
En s'agenouillant sur le seuil,
Rose s'en vient lui faire accueil
De ses deux bras, et le relève :

« Heureux le jour où je te vois,
« Myrtil ! heureuses les années
« Qui rassemblent nos destinées ! »
Dit-elle. Et le son de sa voix,

Limpide comme une fontaine,
Est frais comme les belles eaux,
Où viennent boire les oiseaux,
Après une course lointaine.

« Heureux le songe où je t'ai vu !
« Et vous, compagnes dévouées

« De son retour, soyez louées,
« Abeilles, pour avoir pourvu

« De tant d'honneur son beau courage,
« Et pour me l'avoir ramené
« Aux lieux où notre amour est né,
« Dans le premier temps de notre âge.

« Cher époux, tu m'es donc rendu,
« Mais je n'eus que joie à t'attendre,
« Puisque je t'ai, d'un cœur plus tendre,
« En toute assurance attendu.

« Et cette assurance était telle
« Et me faisait vivre si fort,
« Que j'eusse attendu, sans effort,
« Jusqu'à devenir immortelle !

« Non, non, les ans n'ont apporté
« A notre amour aucun dommage :

« Amour a toujours le même âge.
 « Et t'ai-je seulement quitté ?
 « Car, malgré les longues années,
 « Tu vois que, sur mon front, les fleurs,
 « Dont nos noms portent les couleurs,
 « Ne sont point seulement fanées.
 « Viens, Myrtil, donne-moi la main.
 « Et, bien que ta vertu connaisse
 « L'Arche d'amour et de jeunesse,
 « Je veux t'en montrer le chemin,
 « Et comme nt, en notre demeure,
 « Pour nous un même Trône est prêt,
 « Où j'avais dit qu'on me verrait
 « Venir, jusqu'au jour que je meure ! »

Et, sur leur Trône radieux,
 Ils furent, comme deux statues

Augustes et de blancs vêtues,
 Comme on imagine les Dieux

Auprès des Déesses insignes;
 Et leurs cheveux, en s'argentant,
 Étaient devenus blancs autant
 Que les Colombes et les Cygnes.

Car, puisqu'il faut vous dire tout
 En un mot, sachez, je vous prie,
 (Bien qu'un miracle de féerie
 Eût été bien mieux de mon goût)

Que l'âge, en cette conjoncture,
 Avait de même, paraît-il,
 Rendu Rose-Rose et Myrtil
 Aussi vieux qu'était la Nature.

Ah ! que s'il m'eût été permis,
 Ainsi qu'aux Poètes antiques,

De créer des Dieux authentiques,
Je les eusse en un Temple mis,

Parmi les plus touchants exemples
D'Amour et de Fidélité,
Et l'un contre l'autre accoté,
Sous un dais de pourpre aux plis amples,

Tels quels, avec leur blancs habits,
Ainsi qu'avec les myrtes pâles
Changés soudain en fleurs d'opales
Parmi des roses de rubis :

Car en même temps leurs prunelles
Et leur sourire, en vérité,
Avaient pris l'immobilité
Qui n'est qu'aux choses éternelles !

De cela, vous ne doutez pas,
Comme il apparaît, ce me semble,

Qu'ils étaient réunis ensemble
Et passés de vie à trépas,

Dans le petit Castel de cire,
Qui devint ainsi leur tombeau :
Leur amour m'en parut si beau,
Qu'il m'a plu de vous le décrire.

VIII

COMMENT LES ABEILLES LES ENSEVELIRENT
ET MURÈRENT LE MONUMENT, CE QUI TERMINE
A LA FOIS LE CONTE ET LE VOLUME

Le vieux conte que j'ai suivi,
Dit encore, entre autres merveilles,
Que, sur ce, les bonnes Abeilles,
S'empressant toutes à l'envi,

De miel et de cire embaumée,
Vinrent murer le monument,

Où notre glorieux Amant
Dormait, avec sa Bien-Aimée,

Et que notre Essaim, tout autour
De cette belle sépulture,
Dont il avait clos l'ouverture,
Forma, jusqu'au déclin du jour,

Des chants faits de si doux bruits d'ailes,
Qu'il était plus croyable encor
Qu'il célébrât les Noces d'or
Des Époux à jamais Fidèles.

TABLE

TABLE

	Pages
A LA REINE.	5

LIVRE PREMIER

LES FÉES

I. — Le Rosier enchanté.	13
II. — La Fuite de l'Infante.	21
III. — Sauge-Fleurie.	41
V. — Les Trois Petites Princesses.	53
IV. — Les deux Talismans.	59
VI. — Mulot et Mulotte.	65

LIVRE DEUXIÈME

LES SAINTS

I. — La Tentation de Saint-Martin.	83
II. — Le Saint aux Anes.	91

	Pages.
III. — Sainte Zette.	97
IV. — Les Cheveux de la Reine.	103
V. — Les Jardins du Paradis.	109
VI. — Le Diable au Moulin.	117
VII. — Pierre et Lazare.	125

LIVRE TROISIÈME

LES ROIS

I. — Le cinquième Preux.	135
II. — L'Amoureux de la Reine.	141
III. — Le même Page	147
IV. — L'Épitaphe d'une Courtisane.	153
V. — Les Oreilles du Baron.	159
VI. — Le Follet.	167
VII. — Le Castel de Cire.	173